



SUE GEE LIRE AU LIT

« AUSSI AGRÉABLE À LIRE QUE SON TITRE LE SUGGÈRE. »

THE TIMES


CHARLESTON

« SUE GEE EST UN AUTEUR EXTRAORDINAIRE... L'AMOUR SOUS TOUTES SES FORMES EST AU CENTRE DE CE RÉCIT QUI RÉCHAUFFE LE CŒUR. »

DAILY EXPRESS

Amies depuis l'université, avec des vies actives à présent derrière elles, Dido et Georgia s'imaginaient profiter de leur retraite en remplissant leurs journées de lectures, de promenades, de longues conversations et de détente. Hélas, la vie est rarement telle qu'on la souhaite, et toutes deux affrontent des drames inattendus. Dido, pour la première fois, doute de son mari ; Georgia, récemment veuve, a la certitude que le sien lui reviendra. S'ajoutent à cela une vieille cousine excentrique qui perd les pédales, des enfants malheureux en amour, et une santé qu'on croyait parfaite brutalement menacée.

Les deux femmes devraient tout naturellement se tourner l'une vers l'autre, mais même une amitié aussi ancienne n'échappe pas à pareille tempête. On ferme les écoutilles, le silence s'installe. Il leur faudra mobiliser toute leur loyauté et leur humour pour retrouver la confiance qui les liait autrefois.

UN ROMAN ÉMOUVANT ET PLEIN D'HUMOUR SUR LA FORCE DE L'AMITIÉ FÉMININE

Sue Gee est romancière, auteur de nouvelles et animatrice d'ateliers d'écriture. Elle a dirigé le Master d'écriture créative à l'université du Middlesex et enseigne à la Faber Academy. *Lire au lit* a été choisi par le Daily Mail Book Club en 2007. Sue Gee a publié aussi de nombreuses nouvelles, dont certaines ont été diffusées par BBC Radio 4.

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Fabienne Duvigneau

www.editionscharleston.fr

ISBN 978-2-36812-026-2



22,50 euros
Prix TTC France

UNE CRÉATION **SUPERNOVA** 

« Les livres sont au cœur de ce roman, de même que les amitiés, avec qui ils marchent main dans la main : fondements de maintes carrières, dernier arrêt avant le sommeil, ouvrages tirés à des milliers d'exemplaires ou simple page arrachée que le vent emporte. J'admire énormément l'écriture de Sue Gee, sa maîtrise de la langue, et ses personnages inoubliables. »

Sue Baker, Publishing News, Pick of the Month

« Les nombreux fans de Sue Gee vont se délecter de Lire au lit... Au fil de petits scénarios que nous affrontons tous au quotidien, l'auteur mêle une méditation sur les grandes questions fondamentales que sont la mort et la vie au-delà, la confiance, le deuil, l'amour et les effets corrosifs de la déception. En plongeant dans leur vie intérieure, Gee livre des personnages vivants et sans aucune fausse note. »

Elizabeth Buchan, The Sunday Times

« Sue Gee est un écrivain magique. Avec Dido et Georgia, elle a créé deux femmes fortes qui tentent désespérément de survivre aux assauts de la vie et de la famille. La mort, le deuil, la confiance et le pardon, telles sont les questions qu'elle aborde avec sincérité et humour. Mais l'amour, en premier lieu, sous toutes ses formes, est au centre de ce récit qui réchauffe le cœur. »

Daily Express

« Sue Gee écrit tout en subtilité, avec un œil acéré et bienveillant à la fois. De cette lecture édifiante, on retire aussi un immense plaisir. »

Carol Birch, The Independent

« L'histoire captivante et touchante de deux femmes qui, ayant passé la cinquantaine, voient soudain leur bonheur partir à la dérive. Comme quoi... On ne sait jamais ce qui peut arriver. »

Michele Hanson, The Guardian

« Drôle, finement observé... un récit parfaitement mené. »

Daily Mail

« À partir d'un drame familial, Gee déroule une aventure épique de portée universelle. Son talent pour l'observation donne vie à des personnages merveilleusement campés. »

Irish Examiner

« Tous les lecteurs vibreront en reconnaissant, à travers ce récit perspicace, l'importance de l'amitié et les difficultés de la vie de famille. Un pur bonheur. »

She magazine

« Sue Gee tisse une histoire émouvante où amitié et vie de famille tiennent les rôles principaux. Le ton est enlevé, spirituel, intelligent, et d'une grande finesse. »

The Good Book Guide

Sue Gee

LIRE AU LIT

ROMAN

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Fabienne Duvigneau



Titre original : *Reading in Bed*

Copyright © 2007 Sue Gee

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2014

17, rue du Regard

75006 Paris - France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-026-2

Dépôt légal : octobre 2014

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston.

*À Marek Mayer,
qui avait raison sur tant de choses,
avec mon affectueux souvenir.*

PREMIÈRE PARTIE

1

Les voilà. Deux femmes intelligentes, d'une soixantaine d'années, qui regagnent leur voiture sous la bruine. Elles sont allées à un festival de littérature, et maintenant elles repartent. Dido retourne à York et à son mari, Jeffrey ; Georgia rentre à Londres, où l'attend une maison vide. Les nuages reculent derrière les collines, le ciel se dégage.

— Ça se lève, dit Dido en faisant un pas de côté pour éviter une flaque.

— Pile quand on s'en va.

Georgia replie son parapluie et le secoue. Elles sont grandes toutes les deux, élégantes, chacune à sa manière. Un instant, elles s'arrêtent sur le parking et admirent une dernière fois le paysage environnant : les champs vert émeraude, gorgés d'eau, les moutons éparpillés, la forêt, sombre comme dans les contes et les légendes, qui dévore les collines de cette région du pays de Galles, autour de la ville de Brecon. Les tentes du festival sont joliment installées dans le décor ; des drapeaux post-modernes effrangés à l'imitation de parchemins flottent devant le site, leurs blanches étoffes soudain illuminées par le soleil de l'après-midi qui fait une brillante percée. À l'intérieur d'un

chapiteau, des applaudissements s'élèvent pour saluer l'arrivée d'un orateur.

— On l'a déjà entendu, lui, dit Georgia devant l'air mélancolique de Dido. Ça ne vaut vraiment pas le coup de...

— Je sais. C'est juste que...

— C'était formidable. Si on voulait rester jusqu'à la fin, il nous faudrait passer une autre nuit sur place.

— Oui, oui.

— Sans compter que je déteste arriver chez moi un lundi ! Ça me déstabilise. J'aime bien que la semaine commence dans l'ordre : petit déjeuner, et ainsi de suite.

— Comme si tu travaillais encore, finalement.

— Tout à fait. Ne jamais sous-estimer l'importance de la routine.

Georgia dépose son parapluie dans le coffre, qui contient déjà leurs sacs pleins à craquer de livres, neufs et usagés. La ville où a lieu le festival est le royaume du livre d'occasion.

Une fois qu'elles sont installées, Georgia démarre, actionne les essuie-glaces, puis les arrête, regarde dans le rétroviseur.

— C'est bon, de ton côté ?

— Il y a un chien, répond Dido, tournée vers sa fenêtre.

— Avec un maître ?

— Non. Si. Ça va, il nous a vues.

— Le chien ?

— Non, le maître. Il l'appelle. Tu peux y aller maintenant.

— Je rêve, marmonne Georgia en reculant lentement. Ôte ton bestiau de là, manant !

Elles ont un rire complice.

— Place, place ! lance Dido.

Elles se dirigent vers la sortie. Derrière la voiture, des aboiements soutenus se font entendre.

— C'est parti...

Georgia, très concentrée, surveille la foule qui se presse de part et d'autre. Chacun porte un sac en bandoulière chargé de livres.

— Là, j'y vais ! dit-elle en se faufilant entre un Land Rover et un break.

Elles s'extraient lentement du parking. Un chien de berger avec des yeux pâles et un regard de fou sort la tête par la fenêtre du Land Rover.

— Il y a plus de chiens que de gens, fait remarquer Dido.

Elles passent sous la bannière tendue en travers de la grand-rue.

— *On dit que vivre est le plus important, mais moi, je préfère lire.*
Logan Pearsall Smith.

— Il n'est pas le seul à penser ça, observe Dido en abaissant un peu sa vitre – il fait chaud maintenant que le soleil a fait son apparition. Je vais me renseigner sur ce Logan Pearsall Smith quand je serai rentrée.

— Tu ne le connais pas ?

Georgia ralentit devant le beffroi. Les gens déjeunent à la terrasse du café où elles ont mangé la veille. Les deux mains sur le volant, elle jette des regards prudents de chaque côté.

— C'était un des auteurs préférés du père d'Henry, reprend-elle. Il est célèbre surtout pour ses aphorismes. *Rares sont les peines qu'un bon salaire ne peut aider à supporter.*

Dido rit.

— Je vais dire ça à Jeffrey.

— Écoute celui-là aussi... *Dieu merci, le soleil s'est couché, je ne suis pas obligé de me lever pour en profiter.* À moins que ce ne soit de Sydney Smith. Je pense toujours à Smith quand je vois Maud : *À la campagne, on a toujours l'impression que la Création va rendre son dernier soupir avant l'heure du thé.*

— Comment se porte Maud ?

— Son état m'inquiète. Je ne l'ai vue qu'une fois depuis l'enterrement.

Elles longent le jardin d'une galerie d'art, hérissé d'étranges sculptures en bois.

— Il va falloir faire quelque chose, reprend Georgia, mais je ne me sens pas la force.

— Toi ? Depuis quand tu manques de force ? Chloé pourrait peut-être te donner un coup de main ?

— Peut-être.

— Elles ont des choses en commun, toutes les deux.

— Oui, hélas.

La voiture est sortie de la ville maintenant et file sur une belle route droite, entre des champs de colza que bordent çà et là des maisons à colombages blancs et noirs.

Dido pose la main sur le bras de Georgia.

— C'était parfait. J'ai vraiment adoré.

— Moi aussi, répond Georgia.

La voiture franchit la paisible rivière. Il y a des campeurs dans un pré, des canoës qui glissent sur l'eau tranquille où nagent des cygnes, des pêcheurs, et le ciel du début de l'été. Après avoir payé, elles se laissent tenter par une glace et s'arrêtent sous un arbre pour savourer la vanille nappée de chocolat. C'est ensuite le vrai départ, en direction de Hereford où Dido attrapera le train pour York. Après deux changements, elle arrivera chez elle à minuit. Jeffrey l'attendra à la gare.

— Combien de livres as-tu achetés ? demande Georgia.

— Une douzaine. Au moins ! Ces signatures, c'est comme une drogue pour moi. Et si on me lâche dans la librairie Addyman, alors là, je deviens dingue.

Les voilà qui passent en revue tous les gens qu'elles ont eu l'occasion de croiser au festival. Des noms célèbres emplissent la voiture.

— Regarder Lessing dans les yeux, tu te rends compte !

— Benn était formidable.

— Comme toujours.

— Et Pinter...

— Pinter. Pas besoin d'en dire plus.

— Tu ne trouves pas...

— Si, absolument.

Elles sont en parfaite harmonie, comme elles l'ont toujours été depuis leurs lointaines années à l'université. Il n'y a pas beaucoup de monde sur la route à cet endroit – et à une heure qu'elles ont bien choisie. Les champs tout autour s'étirent au pied des collines, le soleil éclaire des nuages aux formes mouvementées, l'air frais balaie la campagne.

— Oh là là, soupire Georgia. Retrouver Londres, après ça.

— Mais ton quartier est agréable, et ta maison aussi.

Elles ralentissent à l'approche du charmant village de Credenhill, longent la clôture de barbelés qui délimite une importante base militaire, puis s'engagent sur la route de Hereford. La circulation marquée par les retours du dimanche se fait plus dense. Elles arrivent tout de même à la gare avec un bon quart d'heure d'avance. En attendant le train pour Crewe, debout sous des suspensions de fleurs en plastique, elles observent les voyageurs et un jeune labrador au poil doré.

— Et toi, ça va aller ? demande Dido. Tu as beaucoup de route à faire.

— Pas de problème. Je vais écouter « Carrefour de la Poésie » à la radio. Je serai sans doute chez moi vers sept heures.

— Mes amitiés aux chats. Qui leur donne à manger ?

— Les voisins. Ils sont très fiables.

— Et Chloé, bien sûr..., dit Dido. Tu vas la voir cette semaine ?

— Oui, j' imagine. Et toi, embrasse bien Jeffrey.

— Je n'y manquerai pas. Il t'embrasse aussi.

Henry est terriblement absent de cet échange. Dido en a conscience, mais elle demande seulement, ainsi qu'elle le fait si souvent :

— Ça va aller, toi ?

— Mais oui, très bien, répond Georgia, comme toujours.

À ce moment-là, le train arrive. Elles gagnent la place de Dido – à côté de la fenêtre, dans le sens de la marche –, et hissent son sac sur le filet à bagages. Elles s'embrassent.

— Sois prudente sur la route. On s'appelle dans la semaine.

— Évidemment.

Et Georgia, descendue du train, reste debout sur le quai pendant que retentit le signal du départ. La dernière portière claque. Dido envoie un baiser du bout des doigts ; Georgia, moins démonstrative de nature, hoche la tête et sourit. Elle agite la main tandis que le train s'ébranle, le suit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse, puis regagne le parking en même temps que le joyeux labrador et ses maîtres, sentant aussitôt le poids d'une épouvantable solitude s'abattre sur elle.

— Arrête, marmonne-t-elle tout haut, mais personne ne la remarque.

Dès qu'elle est assise dans sa voiture, elle allume la radio.

— Bienvenue au Carrefour de la Poésie, dit la voix réconfortante de l'animateur.

Georgia attache sa ceinture de sécurité et démarre.

Londres un soir d'été. Elle a écouté la radio presque tout le long du chemin, et la voilà maintenant qui, arrivant par l'ouest, franchit l'échangeur de Marylebone. De hauts bâtiments aux surfaces miroitantes se dressent de part et d'autre. Comme chaque fois, le poulx de Georgia s'accélère quand elle retrouve la grande ville : un tourbillon d'activités, où la vie se presse et palpite. Tout commence ici. Mais son excitation retombe bien vite à la vue des ordures que le vent fait voltiger dans une rue. Plus loin, les fleurs de Regent's Park lui remontent le moral, juste avant qu'elle ne s'engouffre, accablée, dans l'embouteillage qui se forme inmanquablement autour de la gare de King's Cross à cause du chantier de l'Eurostar. Un jour, peut-être, elle ira à Paris avec Dido. Jeffrey pourrait les rejoindre... Quand elle passe devant la Bibliothèque nationale, son cœur fait un bond au souvenir des vastes salles où elle s'est nourrie de tant de lectures, et elle sait que dès le lendemain elle aura replongé dans le flot de la vie londonienne, requinquée par une semaine à la campagne et prête à nager en avant. Enfin, presque. Si tant est que sa vie, ces derniers temps, puisse se comparer à une partie de baignade.

Laissant King's Cross derrière elle, Georgia file vers Angel, un quartier qu'elle a pratiqué pendant trente ans mais où elle se sent maintenant submergée par la déferlante des jeunes générations, majoritaires dans les pubs et sur les trottoirs, avec leurs omniprésents téléphones portables.

Upper Street, paysage chatoyant de boutiques et de cafés, ainsi que le décrivent tous les agents immobiliers, se prélassa dans la douceur du soir. Le cinéma passe un film français à l'affiche attrayante. Devant le parc de Highbury, le magasin de charité expose des rangées de sacs noirs et un petit cheval à bascule en bois. Ça alors. Comment peut-on donner un cheval à bascule ? Ne doit-on pas l'aimer au point de ne jamais vouloir

s'en séparer ? Si Georgia était grand-mère, elle s'arrêterait sur-le-champ pour l'acheter et reviendrait faire un don à la boutique le lendemain, mais elle n'est pas grand-mère – le sera-t-elle un jour ? Elle passe donc son chemin, jette un ultime regard dans le rétroviseur au harnais rouge du cheval, puis tourne dans Corsica Street en laissant la circulation derrière elle. Elle est presque arrivée.

Les derniers rayons du soleil caressent Highbury Fields. Files d'attente devant les camions de glaces et de bonbons, joueurs de tennis, joggeurs, maîtres promenant leur chien, jeux de ballon et pique-nique dans le jardin public au bout de la rue. C'est là que Chloé a fait ses premiers pas, il y a des années-lumière. Chloé, qui aura trente et un ans cette semaine. Trois fois dix ans. Mon Dieu, où est passé tout ce temps ? Des nageurs bavardent devant la piscine, des enfants crient dans le square, des cyclistes glissent sur la chaussée. Tout est si vibrant, si plein de vie. Georgia roule lentement. Elle longe une rangée de maisons de style georgien, puis, au rond-point, s'engage enfin dans sa propre rue où tout est calme. Nous voilà revenus chez nous ! entend-elle sa mère claironner au fond de sa mémoire. Elle se gare juste devant sa porte.

Elle reste assise un moment, avec l'impression qu'elle ne pourra plus jamais bouger. Le soleil disparaît derrière les toits. Elle voit les Harrison qui approchent sur le trottoir : Madame roule la poussette, Monsieur porte le petit garçon sur ses épaules. Ils entrent dans leur maison et ferment la porte. Georgia inspire profondément, rassemblant tout son courage. Elle sort de la voiture, le dos raide d'avoir conduit quatre heures sans interruption, s'étire, extirpe péniblement son sac du coffre. Demain, elle ira nager. Elle braque sa clé vers la portière et entend le petit bip du verrouillage. Ah, la modernité.

Elle remonte la courte allée devant sa porte, bousculant au passage la lavande avec son sac. Les géraniums des jardinières ont grandi de plusieurs centimètres, en une semaine seulement. Quand elle aura retrouvé ses marques, elle s'occupera de l'arrosage du soir : un petit moment de bonheur en perspective. Et voilà les oreilles de Tristan qui pointent entre les fleurs

écarlates, derrière la vitre. Elle ouvre la porte, pose son sac, et se tient immobile sur le seuil. La maison sent le renfermé, le silence est absolu.

— Eh bien alors ? demande-t-elle tout haut. Il y a quelqu'un ?

Aussitôt deux chats atterrissent souplement sur le plancher, ayant sauté l'un de la table, l'autre du canapé. Ils s'approchent d'un air ensommeillé. Isolde miaule doucement.

Retrouvailles câlines.

— Heureusement que vous êtes là, tous les deux.

Elle se rend à la cuisine, de l'autre côté de l'escalier. Un mot du voisin sur la table, le courrier de la semaine, une bouteille de lait fraîchement livrée dans le réfrigérateur. La porte de derrière ouvre sur le jardin, lequel est petit, mais bien conçu. Les alchémilles et les myosotis blancs retombent en cascade sur le sol de briques, les tulipes sont éblouissantes. L'année dernière, un merle a fait son nid dans le houx : Henry était encore là pour voir le mâle nourrir sa compagne, mais il n'a pas assisté à l'envol des oisillons. Il n'a pas vu non plus les quatre petites mésanges bleues qui sont sorties de la mangeoire accrochée au mur. La cinquième s'était écrasée deux semaines plus tôt sur l'allée de briques. Elle est morte comme meurent les bébés oiseaux : nue, aveugle, seule. Georgia, quand elle l'a trouvée, a pleuré à chaudes larmes – ce qui n'est pas son habitude.

À présent, debout à la porte de la cuisine, elle contemple son jardin. Les amarantes couleur crème s'épanouissent dans une plate-bande comme un spectaculaire bouquet de mariée. Une mousse d'un vert délicat recouvre le socle sur lequel est posée la tête d'Athéna, un rêve de pierre serti dans le lierre. En une semaine seulement, les massifs ont doublé de volume. Et voilà les chats qui réclament leur dîner. Tristan se frotte contre ses chevilles. Isolde lape l'eau de la mare. Des oiseaux chantent dans les jardins alentour, la circulation n'est plus qu'un lointain murmure.

— C'est reparti, dit Georgia.

Et elle rentre d'un pas décidé, verse des croquettes dans les bols, lit le mot du voisin, va aux toilettes et revient se servir à boire, attrapant dans le réfrigérateur la bouteille qu'elle y a

SUE GEE

laissée en prévision de son retour. Elle emporte son verre dans le jardin, prend une gorgée, le pose sur l'abreuvoir des oiseaux, puis allume le tuyau d'arrosage. Magie de l'eau qui tombe en pluie sur la terre, sur les feuilles, sur la brique. Le soleil rasant fait scintiller les couleurs. Elle est de retour chez elle.

2

— **A** lors ? interroge Jeffrey au petit déjeuner. Comment c'était ?

Dido, toujours en peignoir – ce qui est choquant pour un lundi matin, mais bon, tant pis –, sert le café. La veille, elle était tellement fatiguée qu'elle pouvait à peine parler. Voyager un dimanche à l'heure d'affluence, changer plusieurs fois de train, arriver avec du retard – *Veillez nous excuser pour la gêne occasionnée...*

Elle s'est endormie à peine la tête posée sur l'oreiller.

— Le clou du spectacle, dit-elle en attrapant un toast, c'était Benn. Benn et Lessing. À côté d'eux, les petits jeunes ne faisaient pas le poids.

— Et Pinter ?

— Oh, Pinter... C'est Pinter, comme dirait Georgia. Il avait l'air d'aller mieux.

Jeffrey lui passe la confiture : c'est le dernier des pots qu'elle a faits en janvier.

— Et Georgia ? demande-t-il. Elle tient le coup ?

— Georgia tient *toujours* le coup. On n'a pas arrêté, continue-t-elle en bâillant. Et moi, je suis épuisée.

— Tu vas pouvoir te reposer aujourd’hui, dit Jeffrey en ouvrant le journal.

— J’y compte bien, répond Dido. Donne-moi le supplément.

Ah, la retraite, quelle bénédiction ! Des journées tranquilles à la maison... Ce qui n’arrive pas si souvent, en fait. Jeffrey lui tend le magazine consacré aux médias et aux rubriques société. Cette fois, la chirurgie esthétique s’étale en première page. Coup d’œil au miroir. Mon Dieu, elle a une mine épouvantable. Il faut qu’un visage ait l’air habité, dit Georgia. Qu’il soit réel. Le Botox, c’est pour les bourgeoises mal dans leur peau. Dido parcourt les pages. Restrictions budgétaires à la BBC. Ils ne connaissent plus personne qui y travaille maintenant.

— Et la maison d’hôtes ? interroge Jeffrey, le nez dans le journal.

— Un paradis.

Jeffrey lâche un petit rire.

— Qu’est-ce qu’il y a ? demande Dido.

Il lui lit le billet d’un humoriste sur Blair. Ils gloussent tous les deux, puis il regarde la pendule et déclare qu’il doit y aller.

— Tu as un planning chargé, aujourd’hui ?

— On est lundi. L’Amérique, la guerre de Sécession... Ensuite, j’ai deux réunions, et puis je vois quelqu’un en supervision.

— Si tard dans l’année ?

— Justement, c’est un rattrapage.

— Ah. Tu aides un étudiant en détresse.

— Une étudiante. Oui, par pure bonté d’âme.

Dido secoue la tête.

— Tu ne m’as même pas raconté ta semaine, dit-elle au moment où Jeffrey repousse sa chaise pour se lever. Ça a été ?

— Comme d’hab’.

Il lui caresse les cheveux en passant.

Et le voilà parti, sa sacoche, sa veste et son casque sous le bras. Depuis la fenêtre, elle l’observe ouvrir le garage et sortir sa bicyclette dans l’allée. Soixante-deux ans, et il circule en deux-roues – du moins l’été – comme s’il était encore étudiant. Parvenu au portail, il lève les yeux et agite la main. Le port du casque,

surtout si on y ajoute des lunettes, n'a rien de particulièrement séduisant pour un homme, mais Jeffrey est grand et bien bâti : sur lui, tout passe.

— Au revoir ! lance Dido, puis elle retourne s'asseoir à la table du petit déjeuner.

Il faut qu'elle dresse une liste. Mais pas tout de suite.

Après avoir pris un bain et s'être habillée – il lui reste sa valise à défaire, les livres en pile à côté du lit à ranger, une lessive à étendre –, Dido, l'esprit plus clair, regarde le calendrier. Hormis aujourd'hui, le reste de la semaine est plutôt chargé. Demain, le Centre. Mercredi, groupe de lecture, avec tout le monde à dîner ici. Elle racontera le festival. Jeudi, encore le Centre. Vendredi – qu'est-ce qui est écrit ? *Cul rock* ? Sûrement pas. Elle essaie encore, avec et sans ses lunettes. Depuis le temps, quand même, elle devrait réussir à déchiffrer l'écriture de Jeffrey. Sturrock. Sturrock ? Qui est-ce ? Cocktail Sturrock. Peu importe, elle le découvrira ce soir. Samedi est libre, ils iront peut-être au cinéma. Dimanche, les enfants viennent déjeuner.

Elle fait la vaisselle, épluche le courrier. En une semaine, elle a reçu une brochure du Centre national de musique ancienne et une invitation au théâtre en plein air de Rowntree Park ; deux cartes postales ; une demande de lettre de recommandation adressée par une ancienne élève ; un mot du dentiste pour lui rappeler son prochain rendez-vous. La tapisserie de la vie qui se remet doucement en place. Rien qui ne puisse attendre. Elle réchauffe le reste de café et commence sa liste. Jeffrey n'a rien d'un incapable, mais le réfrigérateur est vide. N'ayant pas mangé la veille, hormis le petit déjeuner de la maison d'hôtes (excellent) et un sandwich dans le train (pitoyable), Dido a envie d'un repas sain et équilibré ce soir. Jeffrey aussi, sûrement. Et que préparera-t-elle pour le groupe de lecture mercredi ?

Dans la cuisine résonne le tic-tac régulier de la pendule. Le soleil entre par la fenêtre ouverte. Dido adore cette pièce : conçue pour le petit déjeuner, une pièce du matin, claire, bien proportionnée, avec vue sur le jardin. Elle aime tout dans sa maison, et ce depuis le premier jour. Quand ils l'ont trouvée, il

y a trente ans, elle a su que cette demeure les accompagnerait au fil de leur vie, et c'est ce qui est arrivé. Ils y ont travaillé, chacun dans son bureau, dont l'un sert aussi de chambre d'amis. Avec leurs deux (presque trois) enfants ; beaucoup d'amis ; des étudiants, et tout le monde mettait la main à la pâte. Des années actives, très actives. Il s'y passe encore beaucoup de choses. Jeffrey ne prendra sa retraite que dans trois ans (quand tous les emprunts seront enfin remboursés) mais les enfants sont plus ou moins lancés – surtout Kate, davantage que Nick. Et elle-même... enfin, elle a du temps pour elle. Le fait qu'elle choisisse de tellement le remplir, c'est normal : elle a encore tant à donner. Mais elle n'y est pas obligée. Après avoir passé trente ans à enseigner, dont quinze à aussi assister le proviseur, sans jamais cesser de suivre des formations en psychologie – les troubles de l'attachement, le bon Samaritain, le thérapeute et le sacré –, elle a maintenant la *chance* d'aller à un festival de littérature avec sa plus vieille amie, une semaine agréable et enrichissante tout en respirant le bon air de la campagne. Et à son retour, elle se prélassa une journée entière à la maison. Oui, vraiment, la vie a été douce avec elle. Sauf quand elle a perdu son bébé – oh, l'enfer de ces journées. La tristesse n'est épargnée à personne en ce monde. Mais elle a travaillé dur, elle a fait ce qu'elle avait à faire, et maintenant elle peut goûter un repos bien mérité.

Elle termine sa liste, boit une dernière gorgée de café et se lève. À nouveau, elle surprend son reflet dans le miroir. Elle est grande et mince, en forme ; elle se sent – dans l'ensemble – si jeune. De dos, dans la rue – en jeans et chandail –, on lui donnerait sans doute quarante ans. Elle est toujours un peu étonnée de voir des mèches blanches dans ses cheveux noirs et fournis, de nouvelles rides. Elle s'approche du miroir et se regarde de plus près. Est-ce un produit de son imagination, ou bien y a-t-il, déjà, un cercle plus pâle qui ne trompe pas autour de l'iris ? Le signe, non pas qu'on vieillit, mais qu'on *est* vieille. Elle enlève ses lunettes, les remet. Non, c'est à peine visible. Une infime décoloration.

Peut-être se reposera-t-elle un peu après le déjeuner, les jambes relevées. Mais pour l'instant : les courses. De l'action ! Où sont les clés ?

C'est une matinée radieuse. Dido flâne devant les boutiques. Au festival, on sentait l'odeur de la campagne portée par chaque souffle de vent, la terre grasse et le fumier, les épis mûrs pour la moisson, l'ombre fraîche des forêts. Ici... Ici, c'est l'été en ville. Est-ce une sensation moins forte ? Non, simplement différente. La brise qui monte de la rivière fait frissonner les feuilles des arbres, les nuages voguent au-dessus de la cathédrale, la pierre des remparts exulte au soleil. Tout semble plus plein, comme si les couleurs devaient durer éternellement : les inflorescences jaunes des châtaigniers, le feu d'artifice rose d'un magnolia.

Elle traverse Peasholme Green en prenant garde aux cyclistes et s'engage dans le quartier piéton. La cloche de Sainte-Trinité sonne onze heures, les touristes font la queue devant les thermes romains, les légumes de l'été s'entassent en pyramides sur les étals du marché, elle sent l'odeur du fromage et des géraniums.

C'est bon d'être de retour.

Au déjeuner, Dido mange une soupe de lentilles aux tomates fraîches qu'elle a achetée chez le traiteur, un morceau de fromage et des galettes d'avoine. Elle écoute les nouvelles à la radio, termine de lire le journal, renvoie gentiment mais fermement deux témoins de Jéhovah qui ont frappé à sa porte. Elle laisse un message sur le répondeur de Georgia. Que fait Georgia aujourd'hui ? se demande-t-elle. Quel est le pire, quand on est veuve : ne pas sortir de sa maison vide, ou y revenir après l'avoir quittée ? La solitude de Dido en ce moment précis est bien différente, c'est un temps calme qu'elle peut remplir à sa guise, sachant que cela s'arrêtera avec le retour de Jeffrey à la fin de sa journée de travail. Elle entendra la clé de son mari tourner dans la serrure. Il lui résumera les derniers potins du campus pendant qu'ils prendront un verre dans le jardin. Au dîner, elle racontera le festival en long et en large, puis ils regarderont les informations ensemble, ils liront au lit ensemble, ils s'endormiront sereinement.

Mon Dieu.

Pauvre Georgia.

Ils se connaissent depuis si longtemps, tous les quatre. Dido enlève ses chaussures et s'allonge sur le lit, assaillie par des images du passé : les promenades en barque sur la rivière, les fêtes, les conférences et les séminaires auxquels ils se rendaient à vélo. Tout était tellement intense. Dido et Georgia ne s'étaient plus quittées dès la deuxième année. Le fait que les deux garçons qu'elles appréciaient, avant d'en tomber amoureuses, soient eux aussi amis... À Oxford, la vie leur avait déroulé le tapis rouge. Réussite aux examens, puis la suite du parcours à Londres : Henry, dans la fonction publique, Jeffrey, à l'université pour un diplôme de troisième cycle, Dido et Georgia, sur la voie de l'enseignement, comme tous ceux qui n'avaient pas rejoint le monde de l'édition, ou les autres qui ne savaient pas quoi faire, ou encore – tout de même ! – pour qui c'était une vocation. Et bientôt, ils se lancèrent dans la vie active.

Autour d'eux, des filles en robe Laura Ashley tombaient enceintes, allaient pleurer au planning familial sans rien dire à leurs parents. Des nuages de fumée de marijuana flottaient dans toutes les fêtes. Les uns partaient en Inde, d'autres emménageaient dans des squats à Brixton et manifestaient à Grosvenor Square. Dido, Jeffrey, Henry et Georgia participaient aussi à des sit-in, mais pas souvent. Eux ne déclaraient pas forfait : au contraire, ils s'accrochaient avec ténacité à la vie à laquelle tout les avait préparés – réussite professionnelle des deux parents, fréquentation de bonnes écoles, entourage sain et bien-pensant. Ils se marièrent jeunes, à quelques mois d'écart.

Quelques années plus tard, en parcourant une fois de plus les annonces d'un magazine spécialisé, Jeffrey tomba sur une offre d'emploi au centre universitaire de York. Il postula. Sa candidature fut retenue. Dido acheta du champagne.

Les grands-parents de Jeffrey étaient originaires du Yorkshire, mais ce retour aux sources, pour lui, contenait aussi la promesse éclatante d'un avenir dans une université nouvellement créée, jeune, vibrante de tous les espoirs des années soixante. Installé à proximité de la célèbre abbaye, au cœur d'une lande aux brumes imprégnées d'un passé ancestral, le campus offrait un

éblouissant décor de brique et de verre, avec des salles de cours lumineuses et de vastes amphithéâtres conçus pour des esprits résolument modernes.

Compte tenu de l'isolement géographique, il était bien sûr inconcevable pour le corps enseignant de loger sur place. Les étudiants s'enrhumaient dans le vent qui balayait les pelouses autour de leurs dortoirs flambant neufs, mais les professeurs, eux, en l'absence de gare ferroviaire, ne pouvaient éviter de longs déplacements en voiture pour gagner leur domicile. Jeffrey, qui était en bonne forme physique, décida de le rester en effectuant le trajet à bicyclette, du moins pendant le printemps et l'été. Ses parents avancèrent l'argent pour permettre au jeune couple d'acheter une maison dans un quartier délabré de York – à présent très en vogue.

Georgia et Henry firent de même, à Londres. Avec leurs revenus, ils purent s'offrir un appartement à Highbury, puis, après des promotions successives, une maison.

Ensuite arrivèrent les bébés : Kate pour Dido et Jeffrey, Chloé pour Georgia et Henry. L'accouchement fut un enfer : Georgia ne voulut pas d'autre enfant. Dido et Jeffrey eurent Nick. Une fille et un garçon ! Le choix du roi.

Les années passèrent. Des vies posées, intéressantes, enviables. Parfois Dido pensait : on a trop de chance, ça ne peut pas continuer. Puis vint la tragédie, avec le troisième bébé. Une petite fille, non prévue, et d'autant plus chérie : un cadeau, une bénédiction, la benjamine de la famille.

Ella. Même maintenant, elle y pense encore.

Georgia disait parfois au téléphone, ou bien lorsqu'ils se retrouvaient en vacances dans la région des Lacs :

— Quand Henry et moi serons à la retraite – un futur qui paraissait infiniment éloigné –, on s'engagera dans l'aide humanitaire. Pour se rendre utiles.

— On est *déjà* utiles, répondait Dido.

— Oui, mais il ne faut jamais lâcher.

L'idée a circulé au fil des années. Les femmes cesseraient leur activité cinq ans plus tôt que les hommes, sauf si ceux-ci optaient

pour une retraite anticipée. Ce qu'ils n'envisageaient ni l'un ni l'autre. Ils se sentaient pleins d'énergie.

L'automne dernier, après leurs vacances à quatre en France, Georgia a dit au téléphone :

— Henry n'est pas trop dans son assiette.

Du jamais vu, sauf s'il attrapait la grippe.

— Il est encore un peu patraque, a-t-elle dit deux semaines plus tard. Il va faire un bilan de santé.

On lui a prescrit des analyses de sang. Et ça a été la fin.

Dido écoute une pièce radiophonique, mais elle s'assoupit au bout de vingt minutes. La brise de l'été entre par la fenêtre ouverte, chargée de l'odeur du seringa près du portail. Un bruit de pas dans la rue... Elle dort.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Lire au lit
Sue Gee



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

